

Zeitschrift: Le pays du dimanche

Herausgeber: Le pays du dimanche

Band: [8] (1905)

Heft: 17

Artikel: L'Actualité

Autor: [s.n.]

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255188>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

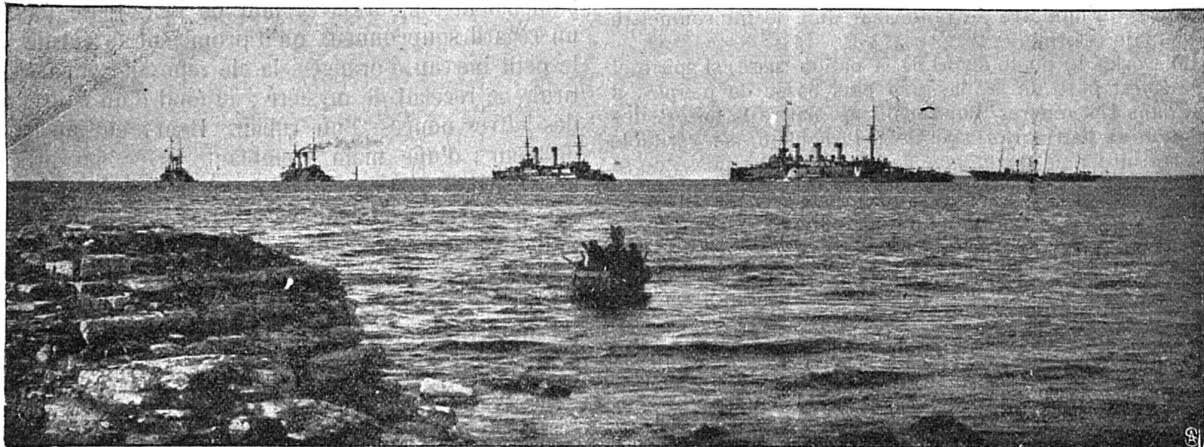
Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'ACTUALITE



Les plus fortes unités de la flotte de la Baltique

De gauche à droite : « Knjaaes Suworow », « Imperator Alexander II », « Borodino », « Osljabja », à droite le croiseur « Almas »



Général Bilderling

commandant à Moukden la 3^e armée russe.

En 1865, il était officier dans un régiment de cavalerie de la garde et en 1871, à l'âge de 25 ans, lieutenant d'état-major.

Il prit une part active dans la guerre contre la Turquie et était alors à la tête d'un régiment de dragons qu'il commanda avec beaucoup de distinction. Il a été nommé, il y a six ans, chef du 17^e corps d'armée à Moscou.



M. Dubieff, ministre du Commerce,
se rendant à la grande foire de Paris pour l'ouvrir.



Pobjedonoszew

pendant de longues années le grand inquisiteur de la Russie, chef du Saint Synode, vient de démissionner. Les milieux informés rapprochent sa démission du nouveau courant qui se manifeste parmi les représentants de l'Eglise qui commencent à protester ouvertement contre l'asservissement de l'Eglise au pouvoir temporel en dépit du droit spirituel et de la tradition.

Le célèbre procureur, qui, ennemi de toutes les réformes en général, avait plus particulièrement combattu celles que l'on projetait dans le domaine religieux, a été mis en échec par un vote unanime du Saint-Synode. Celui-ci a demandé à l'empereur de décréter les réformes jugées nécessaires et d'en confier l'exécution au concile ecclésiastique.

Mines russes sous-marines repêchées par les Japonais devant Port-Arthur. — Parmi les armes les plus dangereuses et les plus perfides, dans les guerres maritimes modernes et qui ont joué un grand rôle dans les combats navals entre les Russes et les Japonais, on peut placer en premier rang les mines sous-marinnes.

Notre gravure représente la forme de quelques-uns de ces terribles engins nageant entre deux eaux, qui éclatent spon-



Mines russes sous-marines repêchées par les Japonais devant Port-Arthur.

tanément si un vaisseau vient à les toucher, même légèrement. Par suite du choc un tube de verre se brise à l'intérieur de la mine. Ce tube contient du chlorate de potasse et de l'acide sulfurique. En se mélangeant, ces deux substances produisent une flamme qui produit l'explosion de la mine.

C'est grâce, on le sait, à l'explosion d'une

mine sous-marine qu'est due la perte du « Petropawlovsk », le cuirassé qui portait l'infortuné Makharow.

Maxim Gorki (portrait p. 129)

Tout le monde lettré s'est beaucoup intéressé au sort de ce grand contemporain, l'auteur de l'«Asile de nuit», qui prenant à cœur la misère et les souffrances du peuple russe, se presenta auprès du ministre de l'Intérieur afin de lui soumettre des projets de réforme.

Maxim Gorki, le poète favori de la nation russe, si spirituel et si aimé, est parti de la classe la plus basse du peuple ; il dépeint dans ses œuvres d'une main de maître la misère des habitants de sa patrie. Gorki ou Alexis Pleschkoff (son véritable nom) a fait lui-même de la manière suivante l'esquisse de sa carrière : 1878, apprenti cordonnier ; 1879, apprenti chez un dessinateur ; 1882, laveur de vaisselle à bord d'un vapeur ; 1883, boulanger ; 1884, propriétaire d'un petit immeuble ; 1885, boulanger pour la seconde fois ; 1886, choriste dans une troupe ambulante ; 1887, vendeur de pommes dans les rues ; 1888, candidat au suicide ; 1889, copiste chez un avocat ; 1891, piéton à travers la Russie ; 1893, employé de chemin de fer ; 1894, écrivain. Cette année-là parut son premier roman qui fonda sa réputation. Déjà auparavant en 1898, Gorki avait causé une sensation immense par ses écrits. Arrêté et envoyé dans le Caucase, il fut mis en liberté grâce à l'intervention de ses amis. Madame Gorki, née Wolfin appartient à une famille noble de riches propriétaires fonciers qui a donné nombre d'officiers à l'armée. Elle est très gracieuse, blonde, aux yeux grands et expressifs, de stature élancée. Elle a une culture intellectuelle très développée et un caractère excellent qui subjugue chacun. Maxim Gorki fit la connaissance de sa future épouse à Saratof alors qu'il était rédacteur du feuilleton d'un journal auquel Mme Gorki collaborait aussi. De leur union sont nés deux enfants ; un garçon, Maxim, âgé de sept ans, et une petite fille Jekaterina, de quatre ans.



Giboulées d'Avril

Ce n'était plus un jeune ménage, mais c'était encore un ménage d'amoureux ; autour de leur table élargie, il y avait déjà une joyeuse bande de fillettes aux yeux riens, malicieux, ouverts sur l'avenir comme sur une chose enviable et bonne.

Le père s'appelait Henry et la mère Jane. Tous deux s'entendaient à merveille, plutôt camarades et amis des enfants que parents sermonneurs.

On s'adorait dans cette famille. Foi et confiance semblaient sa devise. Un confortable appartement aux Champs-Elysées lui servait de nid. Jane, très gaie, en pleine maturité attractive, s'était composé un entourage d'amis choisis hors des banales relations mondaines.

Henry, qu'un léger travail de Bourse emmenait chaque jour au dehors, rentrait le soir avec une joie toujours renouvelée dans son attrayant intérieur où c'était la paix, le repos, sans ennui.

Une fois cependant — quelle vie n'a de nuages — il revint tôt au logis et s'installa sans rien dire pour un travail pressé dans son cabinet ; de là, à travers la cloison mince, il entendit le rire perlé de sa femme en conversation avec un visiteur.

D'abord, il sourit ; puis il s'agaça et finit par se lever, jetant sa plume de rage, pour commettre cette ridicule action de s'agenouiller derrière la porte et de regarder à travers la serrure.

Seulement il ne vit rien que la soie rosée d'un petit paravent. D'ailleurs, le bruit avait cessé, la porte du vestibule était ouverte, puis refermée, et Jane appelant l'ainée de ses filles se mettait avec elle au piano.

A présent il y avait un petit diablotin dans la cervelle

d'Henry : écrire quoi que ce soit lui devenait impossible ; alors il alla, guidé par sa folie, jusqu'à la chambre de sa femme, nid élégant où ses habitudes d'homme heureux l'amenaient toujours avec tant de joie. Cette fois, c'était un regard soupçonneux qu'il promenait autour de lui. Sur le petit bureau d'oranger, la clé reposait confiante, aucun tiroir ne recélait de mystère ; au fond d'un coffret gisaient des lettres nouées d'un ruban. Henry eut un battement de cœur : d'une main tremblante, avec des précautions de voleur, il dénoua l'attache, une sueur au front : c'était son écriture... c'étaient ses lettres...

Il revint dans la salle à manger claire : tous étaient réunis, on se mit à table. La préoccupation qu'il voulait cacher et le nuage d'angoisse qui voilait son regard n'échappa à personne :

- Père, qu'as-tu ?
- Rien, chérie, un peu de migraine.
- Et soudain, il demanda à sa femme :
- Tu as eu des visites aujourd'hui ?
- Pas une.
- Tu es sortie :
- Non.
- Qui donc était avec toi quand je suis rentré ?
- Mais, personne.
- Jane !

Sa voix était étrange, elle s'étranglait presque dans un sanglot :

- Mon Dieu ! mon ami, qu'as-tu ; mais tu souffres, il t'es arrivé quelque chose aujourd'hui ?
- Rien, rien ; ne faites pas attention, je vous prie.

Mais le dîner était devenu silencieux, une ombre plaignait et les fillettes, à peine au dessert, vinrent embrasser leur père pour gagner le nursery où elles pourraient à l'aise rire et jouer.

Alors, quand elles furent loin, Jane vint s'asseoir près de son compagnon de toute la vie et mettant câlinement la tête sur son épaule :

- Qu'as-tu ?
- Mais lui, habituellement si tendre, restait silencieux, un mauvais germe au cœur. Tout à coup, il se tourna brusquement vers elle et d'une voix dure à l'accent inconnu jusqu'à ce jour :

- Qui était là quand je suis rentré ?
- Personne ; enfin pourquoi veux-tu que je te cache une visite ?

Il s'éloigna découragé, tandis que Jane, froissée, prenait sur un plateau, présenté par un domestique, une lettre à son adresse.

Elle la lut d'un regard et, calme, la jeta dans le foyer. Henry eut un mouvement rapide comme pour saisir au vol le papier ; mais il rencontra fixé sur lui le fier regard de sa femme :

- Jane, cette écriture est d'un homme ?
- Oui.
- Son nom ?
- Tu ne le connais pas.
- Ah ! tu dira la vérité, par exemple ; on ne joue pas avec le feu, mon enfant.

Elle se détourna. Un fou rire la gagnait ; mais c'était trop drôle, Henry jaloux ! Maintenant ! Comme si dix ans de tendresse ne l'avaient pu convaincre ! Jamais il n'avait eu ce mauvais regard, jamais cette brutalité ; quelle bour-